

La grande mutation. Vers une nouvelle société, par PETER DRUCKER. Un vol., 6½ po. x 9, broché, 432 pages. — LES ÉDITIONS D'ORGANISATION, Paris, 1970

Alban Bogeat

Volume 46, numéro 2, juillet–septembre 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1003881ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1003881ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bogeat, A. (1970). Compte rendu de [*La grande mutation. Vers une nouvelle société*, par PETER DRUCKER. Un vol., 6½ po. x 9, broché, 432 pages. — LES ÉDITIONS D'ORGANISATION, Paris, 1970]. *L'Actualité économique*, 46(2), 362–364. <https://doi.org/10.7202/1003881ar>

Sa deuxième démonstration est assise sur le fait que la nécessité d'une régulation conjoncturelle par des interventions étatiques redevient à l'ordre du jour. Bien plus, la nécessité de promouvoir ou de soutenir les mutations structurelles de l'appareil productif, destinées à renforcer la compétitivité de l'économie, conduit l'État à s'engager plus profondément dans certains cas. Le rapport de A. Marchal se termine sur une étude de prospective de l'avenir des entreprises publiques qui donne un ton optimiste à ses propos.

*
* *

Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage qui, on le voit, collectionne des articles d'une grande valeur technique. Tous montrent en définitive la grande chance de survie de l'entreprise publique si celle-ci parvient à faire cet effort d'adaptation tant interne que dans ses relations avec le marché, effort auquel elle semble si peu préparée... Gageons, pourtant, avec A. Marchal, qu'il n'y aura pas de « nuit du 4 Août » de l'entreprise publique, qu'elle saura surmonter son actuel écartèlement entre les impératifs, ô combien variables, du marché et les injonctions d'un plan souvent par trop rigide, et que les rapprochements du plan et du marché lui rendront l'équilibre souple qui conditionne sa survie. Si elle y parvient, l'ouvrage, qui constitue une saine mise en garde, n'aura pas été inutile.

S. Rigaldies

La grande mutation. Vers une nouvelle société, par PETER DRUCKER. Un vol., 6½ po. x 9, broché, 432 pages. — LES ÉDITIONS D'ORGANISATION, Paris, 1970.

Les années récentes nous ont permis d'assister à une véritable floraison de livres consacrés à l'évolution prévisible du monde au cours des prochaines décennies. Le livre de Peter Drucker s'inscrit dans cette lignée, et c'est donc avec des réflexes de lecteur blasé qu'on a tendance à aborder cet ouvrage.

On s'aperçoit toutefois dès l'introduction que l'auteur cherche à rompre avec ses prédécesseurs pour aborder le problème sous un jour qui se veut résolument nouveau. Au lieu de chercher à dégager du dernier demi-siècle des tendances qui pourraient être extrapolées dans l'avenir, Drucker considère au contraire qu'on se trouve à un point de rupture, de « mutation » dans l'évolution de la société mondiale. Il affirme d'emblée, d'une façon quelque peu déconcertante, que le monde n'a connu depuis la fin du 19^{ème} siècle qu'une période de continuité en dépit des bouleversements politiques. Les industries principales, les grandes firmes et les nations dominantes sont restées les mêmes. Quant aux statistiques économiques, les chiffres atteints au cours des années 1960 résulteraient d'une simple prolongation des tendances de la période 1885-1913.

Par contre, nous abordons maintenant une période de rupture comparable à celle qui a caractérisé le milieu et la 2^{ème} moitié du 19^{ème} siècle. Drucker a

retenu quatre aspects de ces bouleversements, et tout son livre leur est consacré — non pas pour en faire une description prospective dans l'optique « de quoi demain sera-t-il fait ? », mais au contraire pour préparer la société aux changements annoncés par les indices précurseurs actuels : « qu'avons-nous à combattre aujourd'hui pour réaliser demain ? ». C'est là une autre originalité de Peter Drucker.

Les quatre pivots de l'ouvrage sont : la technologie, l'économie, les structures sociales et l'instruction. Examinons-les brièvement.

1. *La technologie.* Les trois industries qui ont été à la base de la croissance économique des nations industrielles dans l'après-guerre (agriculture, acier, automobile) sont aujourd'hui dans leur phase de déclin. Les industries nouvelles seront fondées sur le savoir, non plus sur l'expérience. Les principales orientations décelables dès maintenant sont l'industrie de l'informatique, l'exploitation des océans et la technologie des matériaux. Enfin, la ville industrielle actuelle devrait céder la place à la « mégalopolis » centrée sur l'université.

2. *L'économie.* La fin du 20^{ème} siècle sera caractérisée par le passage d'une économie internationale à une économie mondiale : élargissement des marchés (tous les hommes ont les mêmes besoins et aspirent à les satisfaire) ; accès des pays pauvres à la productivité (leur développement ne peut résulter ni de l'investissement étranger, ni de l'aide extérieure : il faudra que ces pays forment leurs hommes et mettent en place des « banquiers du développement » assurant l'investissement du capital local — car aucune société ne manque de capital).

3. *Les nouvelles structures sociales.* Un des éléments essentiels de notre époque est l'apparition d'une société d'organismes dans laquelle chaque tâche sociale d'importance est confiée à une grande institution (alors qu'autrefois seuls l'individu et le pouvoir politique central avaient un rôle social à jouer). Il faudra donc développer une théorie des organisations et remédier par ailleurs au mal dont souffrent les gouvernements : ceux-ci ont un rôle de plus en plus vaste à jouer, ils interviennent de plus en plus dans les affaires privées, mais en fait ils sont plus gros que forts.

Le gouvernement devrait maintenant décentraliser (en les confiant à des institutions non gouvernementales) une partie des tâches qu'il a pris en charge au 19^{ème} siècle parce que la famille ne pouvait plus les assumer.

Comment l'individu pourra-t-il survivre face à l'essor constant des organisations ? Ce n'est pas en se révoltant contre elles, mais au contraire en apprenant à les diriger.

4. *L'éducation.* C'est sans aucun doute la partie la plus intéressante de l'ouvrage de Drucker.

L'auteur commence par mettre en lumière le passage qui s'est opéré d'une économie de biens à une « économie de connaissances » : les « industries du savoir » (celles qui produisent et distribuent des idées et informations) occupent une place de plus en plus importante dans le P.N.B. américain (8 p.c. en 1900, 33 p.c. en 1965). Quant aux travailleurs des États-Unis, en majorité

ruraux en 1900, puis ouvriers industriels en 1940, leur masse est maintenant surtout composée de travailleurs intellectuels. Suit alors une analyse fort intéressante des problèmes psychologiques et humains soulevés par la généralisation de ce travail intellectuel (conflit entre la conception que les jeunes intellectuels se font d'eux-mêmes et la réalité, allongement de la durée des études, lassitude et nécessité d'une seconde carrière, évaluation du travail intellectuel et amélioration de la productivité, etc...).

L'auteur procède ensuite à une critique du système d'éducation américain (qui prolonge l'adolescence, état artificiel) et propose de développer l'éducation permanente dans une optique nouvelle (consistant à acquérir des notions spécialisées au moment où l'on en a besoin, la formation du jeune ayant surtout eu pour but de lui inculquer le corps de connaissances générales nécessaires à son entrée dans la vie active).

Parmi les autres suggestions de Drucker, on peut noter la suppression de l'actuelle « barrière des diplômes » qui institue une « méritocratie » fâcheuse ; et également la nécessité d'améliorer la productivité de l'enseignement qui a fort peu évolué depuis 8,000 ans, si l'on veut pouvoir répondre à la demande d'instruction dans les décennies à venir.

Le livre s'achève sur quelques réflexions relatives au rôle social de l'université et à la responsabilité de l'homme instruit.

Il s'agit donc d'un ouvrage essentiellement « social », intéressant dans l'ensemble bien que les divers chapitres soient de valeur inégale, et l'on ne peut que regretter que la qualité de la traduction laisse parfois à désirer.

Alban Bogeat

Un modèle topologique d'équilibre économique interrégional, par CLAUDE PONSARD. Un vol., 6¼ po. x 9¾, relié, 126 pages. — DUNOD, Paris, 1969.

Claude Ponsard, professeur à la faculté de Droit et des Sciences économiques de Dijon, présente une méthode nouvelle pour l'approche de l'équilibre interindustriel et interrégional. Le modèle qu'il présente est une articulation des graphes à un modèle matriciel, conçu dans la tradition de Léontief et Isard, afin de suggérer une interprétation topologique.

La portée du modèle est générale, il peut donc moyennant quelques adaptations mineures s'appliquer à un système purement interindustriel.

L'auteur retrace les éléments fondamentaux de la théorie des graphes tels que les ensembles et les relations binaires. Puis il développe plus largement l'étude des graphes et des correspondances entre graphes et matrices. Il s'attarde plus particulièrement au type de *transfert*. Ce dernier est défini comme étant un type particulier de graphe, associé à un système d'équations linéaires simultanées, dont la technique consiste à passer de la méthode matricielle à une méthode topologique. Par cette méthode, l'auteur veut nous montrer que la manière dont les éléments d'un système sont raccordés est aussi importante